

## Dormir

Je flotte doucement.

Fameuses siestes, sous un arbre ou dans un lit, un fauteuil, un canapé, le bord d'une écluse, seule, partagées, pages d'un livre, voix subtiles, ambiances éphémères, parfois quelqu'un, dérangées par un chien, le salaud, qui n'aboie pour rien, sommeil distrait, non, je ne dors pas, tu vois, s'irise de songes discrets, grandes pensées, petits mots, légers sur mon souffle régulier, et quelques regrets tardifs, mais je ne peux plus bouger, je ne peux plus que me promettre de faire mieux, plus tard, car ce temps rempli de mon corps si lourd, inerte, et de mon esprit débarrassé de pesanteur, curieux de tout ce qui durant la veille n'existe pas, n'est pas à sa portée, imperceptible, tapi, me terrasse.

Grand fantasme étalé paresseusement en page des magazines d'un temps que peu peuvent mettre à profit, le début d'après-midi, grand fantasme éculé en effet, ce grand vide qu'enfant on redoute, qu'en grandissant

on négocie (truander le contrat), arrêt brutal de la vie, le sommeil sur commande, gaspilleur d'heures si précieuses, passées simplement à être vivant.

Fantasme oui, dispense, permission octroyée sur le temps de la vie, si quotidienne, comme le pain dont on dit qu'il faut la nourrir, faveur dont seuls les inutiles profitent, les parasites, les chômeurs, les artistes, les enfants et les vieux.

Devenant simultanément tout ce à quoi je rêve, sans forme, sans parole, sans obstacle, sans contrainte, dédouanée de ma personne, plus d'horizons, chaque impression reconstruit le monde sans l'abîmer, je chute doucement. Ne suis plus uniquement moi. Du sol, des draps, de ce lit, montent les brumes du printemps, dissipées au soleil de midi.

Empreinte du monde dans plus grand que lui-même, mes songes en orbes concentriques mourant contre les murs de cette chambre. Perfection de la pente du toit... douceur des poutres qui la soutiennent... blancheur des murs sur lesquels les ombres commencent à danser.

Sommeil lourd de fatigue me happe. Je me dissous – off.

\*

Formes mouchetées des feuilles du chêne. Mains froides, bouts des doigts ne se réchauffent pas et me ramènent ici alors que déjà je flottais un peu plus loin,

un mètre du sol, environ. Le bout de mes doigts inertes sous l'oreiller ancre tout mon corps dans la froideur de mon endormissement, côté veille. Sur le mur ombres apparaissent et disparaissent brusquement, pochoirs mouvants, vivants, laissant dans les rayons voler toute poussière, mur de lumière pur, rai dense errant.

Tu seras toujours arrivé au même moment, à l'instant qui suit ma chute. Tu auras toujours trouvé sur ton chemin une raison qui justifiait ton retard, tu ne m'auras jamais trouvée sur le chemin, tu ne m'auras jamais vue sur la falaise, parce qu'au moment où tu me cherches des yeux, j'ai déjà glissé et dévissé, je suis encore une fois tombée, et tu ne m'auras jamais relevée.

Tu te seras assis sur le petit banc en bois, devant la mer, et tu auras profité de la vue, du soleil miroitant sur les vagues, heureux d'être en avance, que j'aie plus de retard que toi, que je ne sois pas encore arrivée, et tu auras pensé dans ta petite tête que je suis bien orgueilleuse et vantarde de toujours dire que je suis toujours à l'heure.

\*

Encore une fois tout est confus, sans solution, dans un monde un peu moins vide, mais aux distances agrandies, les filets se tendent mais leurs mailles ne se resserrent pas, et je passe au travers. La maison s'est endormie, elle me berce doucement. J'adapte ma respiration à la sienne, seule certitude de ne pas me laisser aller à l'apnée le temps que je serai partie.

La haine somnole et je me faufile sous son nez, pas de mouvement brusque, j'emporte dans ma main mon cœur malade pour le mettre à l'abri. D'un coup elle s'éveillera et viendra le chercher, puisqu'elle en revendique la propriété, et moi toute petite, dans ma toute petite main, je participerai une fois de plus à son écartèlement, à sa destruction.

Quand la mer se retire elle ne laisse sur le sable que les membres brisés de ceux qu'elle a torturés. Je ne peux maintenant plus que vivre avec mes peurs, tout fantasma de les faire taire, de les mettre au pas, disparaît avec le ressac. La sagesse en naît, solitaire, et muette.

Ce monde étrange m'agite et me rejette, y vivre tient plus de la lutte que du cheminement. Entre les maisons en ruine je tente de marcher sans laisser ce qui me reste s'embraser. A hauteur de ma tête, volettent les cendres incandescentes. Entre mes doigts, protégé, mon cœur se tait, inerte, et derrière moi les gouttes de sang dessinent mes souvenirs et ma direction. Je me reconnais aux taches sur le sol.

\*\*\*

*... toutes les nuits, c'est... toutes les nuits défaire ce que pendant la journée je construis... toutes les nuits renier ce que pendant la journée j'ai décidé toutes les nuits les peurs remontent lentement... et en cohortes serrées, en rangs serrés le long de mes nerfs remontent comme ça le long de*

*mon corps pour l'asphyxier... vers mon cœur, vers mon cerveau... je... la nuit c'est pas le vrai temps...*

*... la nuit c'est pas le temps... mais ça existe quand même... les rêves c'est pas la réalité, ça existe et ... l'impression est la même... les nuits on a l'impression d'être vivant et d'être dans la vraie vie mais on est dans un monde complètement à part... qui n'existe que pour lui... et là le... l'attaque est extérieure... le rapport... le rapport à l'extérieur n'est pas juste, quelque chose n'est pas juste... les peurs par convois entiers colonisent mon corps... et migrent vers mon... marchent sur mon cœur...*

*... et bien entendu, de fait, je ne dors pas... tout me semble faux... tout me semble... uniquement langage... et mensonges de langage... je ne comprends pas pourquoi... j'ai tenté hier soir de faire le tour... pour essayer de trouver, de déterminer la... la raison... mais je ne trouve pas...*

\*\*\*

Quand ça a commencé à bien déconner, quand je me suis pour la première fois retrouvée par terre sur le trottoir, à genoux, parce que j'avais raté la plus que visible grosse marche de la sandwicherie, que je me suis mise à ramper sur la plage, dans la nuit, en me traînant sur mes coudes, quand j'ai commencé à débiter des réquisitoires à tout va contre tout, vous accusant tous, personne n'a trouvé ça normal. Certains se sont agacés. D'autres ont franchement rit. Une partie a fui et s'est détournée, gênée. Ce phénomène a été observé par ce

que ce petit monde compte de plus intelligent, et des causes évidentes ont été avancées : mon manque de volonté chronique face à ce qui me détruit, mon empressement à tomber sous les emprises les plus vulgaires et les influences les plus néfastes, l'opacité de ma pensée, due certainement à une absence totale de réflexion et de recul, la puérité crasse dont je ne donnais aucun signe de vouloir me défaire.

Parce que je ne suis pas si sotté, dans le fond, et plutôt disciplinée, parce que, quoi que vous puissiez penser, je garde sur mon corps les bleus, les cicatrices, les marques, et, ravalant mes larmes, en garde le goût longtemps dans la bouche, que le souvenir de mes cris résonne dans mes oreilles quand pour vous ils se sont depuis longtemps tus, j'ai tenté moi-même de trouver les causes. Aussi maligne que vous, j'ai condamné les conséquences, prenant toute hypothèse pour conclusion. Moi aussi j'avais compris : si je déconnais, c'est parce que j'étais crassement puérite, et que ma pensée avait l'obscurité des abîmes, et sans doute aussi que ma volonté n'était pas bien vaillante, face à ce qui me détruit. Facile. Pauvres cons.

\*

Des choses, des gens, des objets, apparaissent dans ce temps présent. Réécrire le passé en fonction du présent. Découper une photo pour virer ceux qui aujourd'hui ne pourraient plus y figurer. La garder comme souvenir, et la replacer, en fonction de la date où elle a été prise, entre les autres, apposer au feutre rouge la date de modi-

fiction, et ainsi de suite, afin que puisse être relue toute l'histoire et ses cheminements, pouvoir établir un autre classement des photos modifiées selon le jour de leur modification pour faire apparaître ce en quoi il marque une rupture.

Exemple. Celle-ci, je l'avais prise un 14 novembre. Un 24 avril je t'ai découpé de la photo et j'y ai collé un panorama de la ville où je vis. Il y a un mois, j'ai découpé le panorama mais j'en ai laissé une mince bande, pour coller à son bord, ultime raccord, une photo de toi très récente.

Toute l'histoire était lisible. J'ai ajouté à l'encre rouge la date du 10 juillet au dos, date de l'update, et j'ai rayé la date de la modification antérieure, soigneusement, de manière à ce qu'elle reste lisible, ne jamais se couper dans l'avenir de la possibilité de remonter le film tel qu'à l'époque il était, ne jamais prendre le risque de laisser des événements alors anodins dans l'oubli, s'ils se mettaient à déterminer ce qui dans ce temps aura changé. Être en mesure de redessiner chaque bifurcation. Toujours pouvoir reprendre le chemin sans encombrer la mémoire de chaque embranchement. Le passé et ses souvenirs précisément recomposables, laisser des indices partout et pouvoir dire à nouveau ce qui était, puis ce qui advenait, puis ce qui n'est plus.

Pourtant je ne connais pas ce qui détermine le changement, et je ne peux que le constater, sans savoir à partir de quand il a été présent, s'il est apparu d'un coup, et si c'est le cas, suite à quelle expérience, ou à quelle suite

d'événements, ou simplement on se transforme dans le temps, et c'est tout... Finalement aucune carte, aucun tracé, aucune empreinte ne permettent de le localiser précisément...

\*

Sa progression est masquée, dans l'ombre, avant d'éclater. L'intérieur est intégralement modifié avant que les premiers signes extérieurs ne soient perceptibles. Je ressens parfois une modification temporaire, du goût, de la pensée, de la vision, perceptions différentes des vérités les plus brutes, lumières, couleurs, chaleur, impressions presque identiques, la même infime variation que celle d'une roue qui se désaxe, effectuant une révolution sensiblement différente de la précédente, mais qui ne revient pas à sa rotation d'origine et détermine une nouvelle direction, sans que l'instant même où ce changement a lieu soit un souvenir, identifiable par la mémoire, et ce malgré les supports possibles, laissés en évidence, inutiles.

Je me suis si souvent déçue en constatant ces changements. Refuser le temps qui passe, refuser toute transformation de soi, comme une perte, un déni, ce sont les marques du temps que je renie. Ne pas être dupe de soi, ne pas vouloir se voir dans le présent que je vis mais dans le passé, me voir telle que je suis aujourd'hui, mais dans mes souvenirs. Ne pas se reconnaître, se juger durement, n'accepter que ce qui est identique, on a dû faire une connerie quelque part ... On n'est pas éternellement soi à soi-même...